

seraient mises en évidence et lui acquerraient le suffrage bien important et bien difficile du père François Maury. Aliette, comme si elle eût deviné les intentions du jeune Parisien, mettait, à faire la conquête du vieillard, une grâce, une coquetterie, un charme inexprimable : et Lucien, à mesure que le temps se passait, à mesure que l'intimité croissait entre les deux familles, sentait en même temps s'accroître ses espérances et s'assurer son bonheur.

Un jour, pourtant, il revint de la petite maison d'Aliette, inquiet, mécontent, sans trop savoir pourquoi. Quelle était la cause de ce trouble?... Peu de chose assurément. La jeune fille lui avait dit, comme toujours avec un sourire :

« Ah ! voici maman bien contente ! elle est venue à bout de faire réussir l'un de ses projets : nous allons avoir deux pensionnaires.

— Deux !... Et où les logerez-vous ? — avait répondu Lucien.

— Ce sont deux frères, Monsieur Lucien : ils occuperont la même chambre. » Puis on avait parlé d'autre chose, mais ce souvenir des deux pensionnaires était revenu tourmenter le jeune homme, au moment où il reprenait seul le chemin du logis.

La seule chose qu'il s'avouait, du reste c'est que ces deux étrangers, ces inconnus allaient diminuer peut-être l'intimité qui régnait entre les deux familles. Le petit cercle des Dupuis serait, en quelque sorte, forcé de s'agrandir, et perdrait, par cela même, de sa cordialité et de son charme : voilà ce que Lucien se disait clairement ; mais une voix qui l'agitait tout bas, et qu'il ne voulait pas hautement reconnaître, lui répétait en même temps : « Deux frères ! deux jeunes gens sans doute... Eux aussi, ils verront Aliette : ils la trouveront charmante... Et s'ils la remarquent, si l'un d'eux veut en faire sa femme, pourras-tu la lui disputer?... Sais-tu seulement si elle te préférerait, malheureux ? »

Certes, il fallait que le cœur de Lucien fût bien sérieusement occupé pour se tourmenter ainsi d'avance. D'abord les deux frères en question pouvaient être de vieux barbons, d'obstinés célibataires, ou, même en admettant qu'il fussent jeunes, ils pouvaient ne pas plaire à Aliette, ne pas penser à se marier, ou être engagés ailleurs. Lucien se fit toutes ces réflexions, qui étaient extrêmement raisonnables ; mais avec quelle amertume il retomba dans ses inquiétudes premières, lorsque deux jours après, dans la maison d'Aliette, il vit les deux frères en question, beaux jeunes gens, remarquables par leur distinction naturelle et leur élégance accomplie.

Ils avaient les cheveux blonds, comme ceux d'Aliette, mais d'une nuance moins dorée, puis des yeux d'un bleu sombre, une taille haute et svelte, et des traits remarquablement nobles et purs, tels que ceux qu'on admire sur les anciens portraits de famille. Ils paraissaient avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans, s'exprimaient avec une remarquable élégance, étaient vêtus avec une simplicité de bon goût, habitaient depuis peu de jours la province et se nommaient messieurs Jules et Alfred Henry. Ils paraissaient être sans fortune, et occupaient chacun un emploi dans la ville de N***, l'un chez un banquier, l'autre à la préfecture.

Voilà tout ce que Lucien put apprendre sur leur compte pendant la première soirée qu'il les vit chez les Dupuis. A son retour chez lui, il parla de ces nouvelles

connaissances à son père, vantant leurs mérites et la grâce de leur extérieur avec une humble sincérité : car il était trop modeste et trop sensé pour ne pas se montrer équitable.

« Ah ! ah ! et comment se nomment ces dandys ? — demanda le vieillard avec un sourire ironique.

— Ils se nomment messieurs Henry.

— Comment ? Henry tout court ?... mais Henry est un nom de baptême.

— Papa, c'est parfois un nom de famille. Du reste, c'est ainsi qu'ils ont signé leur arrangement avec Mme Dupuis... Après tout, ils pourraient tout aussi bien s'appeler Montmorency ou Rohan, il me semble : car leur personne et leurs manières ont un cachet de distinction qui annonce ou une naissance aristocratique ou une éducation extrêmement soignée. Ils seraient plus à leur place dans les salons du noble faubourg que dans les bureaux d'une mince préfecture ou d'une petite banque de province.

— Ah ! ah ! il faudra que j'aille les voir, ces phénix, ces paladins, » répartit François Maury, qui, à cause de son orgueil de père, se trouvait mal disposé en faveur des nouveaux venus, dont l'élégance pouvait rejeter dans l'ombre les mérites et les qualités de son fils.

Le vieillard se rendit en effet fort promptement chez ses voisins, et passa avec eux une longue soirée, pendant laquelle il eut l'occasion de voir et d'entendre parler les deux frères ; mais, à la grande surprise de Lucien, au lieu de chercher à les déprécier et à les taquiner par mille petites plaisanteries et observations narquoises, — ainsi qu'il avait coutume de le faire lorsque, selon son expression, quelqu'un se donnait des airs avec lui, — il se contenta de les observer fort attentivement, étudiant, en quelque sorte, leurs traits, leurs gestes, leurs discours même, causant peu, du reste, contrairement à son habitude et sans parler de ses affaires ni de lui-même, ce qui n'était pas non plus très-fréquent. Au retour, il se montra encore un peu réservé et taciturne ; et, lorsque Lucien se hasarda à lui demander comment il trouvait les deux messieurs Henry :

« Très-prétentieux, très-élégants, et on même temps très-râpés, — répondit-il avec un peu d'humeur. — Quelques fils de famille de Paris qu'on envoie expier leurs fredaines en province, ou quelques arrière-neveux de nobles ruinés qui viennent ici gratter du papier pour vivre, parce qu'ils n'ont pas pu se faire admettre chez la vieille tante dévoté ou chez le vieil oncle gouteux ! »

En dépit de ce jugement assez défavorable, les deux nouveaux venus tinrent élégamment et brillamment leur place au sein de la famille Dupuis. Alfred surtout, le plus jeune des deux, et aussi le plus réservé et le plus mélancolique, paraissait se trouver fort à son gré, dans cette modeste maison. Il ne la quittait guères aussitôt qu'il y était rentré après son travail de la préfecture, à moins qu'il ne se mit, comme il le disait, aux ordres de ces dames, pour une promenade au Cours ou une excursion dans les champs ; ou bien, dans les petites réunions du soir, grâce à son esprit facile et brillant, à son joli talent de musicien, à sa voix flexible et sonore, il intéressait, il amusait et charmait la famille, introduisant l'élément artistique et joyeux dans ce petit cercle intime, où Lucien avait introduit pour sa part l'élément tendre, profond et sérieux.

(A continuer.)